

Agriculture proprement dite.

Extraits du " *Livre de la Ferme* " par Joigneaux préparés spécialement pour la *Semaine Agricole*.

Du Croisement.

Les zootechniciens, et surtout les hippologues, s'accordent généralement à faire remonter jusqu'à Buffon la responsabilité de ce qu'ils appellent le principe du croisement. Ils prétendent trouver dans le *Discours sur la dégénération des animaux*, de l'élegant écrivain naturaliste, les motifs de cette responsabilité. On sait que partant de l'hypothèse d'un couple unique et d'une patrie primitive pour chaque espèce, Buffon est arrivé à expliquer, avec les ressources de sa riche imagination, l'établissement des nombreuses variétés et races qu'il observait, à l'aide de l'influence exercée sur les descendants du couple primitif par les circonstances de climat, de nourriture, de domesticité, inhérentes aux lieux où ils avaient dû émigrer. De cette conception, plus ingénieuse que fondée dans son élément principal, — car la science ne saurait plus admettre l'hypothèse, tout en corroborant l'influence du milieu sur l'individu, — de cette conception il a été conclu que les animaux dégénéraient d'autant plus, nécessairement, qu'ils s'éloignaient davantage de leur patrie primitive, et qu'ils étaient abandonnés aux seuls influences modificatrices de leur patrie nouvelle; qu'en conséquence il y avait lieu, pour les ramener à leur type et les y maintenir, de les croiser entre eux et de contre-balancer la tendance à la dégénération.

La vérité est que cette conclusion appartient moins à Buffon qu'à Bourgelat, auquel on l'attribue aussi. L'illustre fondateur des écoles vétérinaires, contrairement à l'opinion formulée par Buffon en plusieurs endroits, pensait que le type des espèces et des races se conserve surtout par les mâles, en raison de l'influence prépondérante de ceux-ci dans l'acte de la génération; et c'est sur ce prétendu fait, dont nous avons vu la valeur dans un des chapitres précédents, qu'il a posé en principe la nécessité du croisement des races, par l'introduction d'étalons toujours choisis en procédant du Nord vers le Midi.

A l'encontre de cette opinion, Buffon cite précisément l'exemple de la brebis, qui donne toujours des agneaux, qu'elle soit couverte par le bouc ou par le bélier; il cite aussi celui du mulet qui, suivant lui, ressemble plus à la jument qu'à l'âne, et celui du bardeau qui, dit-il, se rapproche davantage de l'ânesse. " Dans l'ordonnance commune de la nature, a écrit en outre Buffon, ce ne sont pas les mâles, mais les femelles, qui constituent l'unité des espèces." Mais il

est encore plus explicite, au sujet des observations sur lesquelles s'est lui-même fondé Bourgelat, pour édifier sa doctrine du croisement.

" Au reste, " — lit-on dans le chef-d'œuvre de style consacré par Buffon à l'histoire naturelle du cheval, — " ces observations que l'on a faites sur le produit des juments, et qui semblent concourir toutes à prouver que dans les chevaux le mâle influe beaucoup plus que la femelle sur la progéniture, ne me paraissent pas encore suffisantes pour établir ce fait d'une manière indubitable et irrévocable; il ne serait pas impossible que ces observations subsistassent, et qu'en même temps et en général les juments contribuassent autant que les chevaux au produit de la génération: il ne me paraît pas étonnant que des étalons, toujours choisis dans un grand nombre de chevaux, tirés ordinairement de pays chaud, nourris dans l'abondance, entretenus et ménagés avec grand soin, dominant dans la génération sur des juments communes, nés dans un climat froid, et souvent réduites à travailler; et comme dans les observations tirées des haras il y a toujours plus ou moins de cette supériorité de l'étalon sur la jument, on peut très-bien imaginer que ce n'est que par cette raison qu'elles sont vraies et constantes: mais en même temps il pourrait être tout aussi vrai que de très-belles juments des pays chauds, auxquelles on donnerait des chevaux communs, influeraient peut-être beaucoup plus qu'eux sur leur progéniture, et qu'en général dans l'espèce des chevaux comme dans l'espèce humaine, il y eût égalité dans l'influence du mâle et de la femelle sur leur progéniture; cela me paraît naturel et d'autant plus probable, qu'on a remarqué, même dans les haras, qu'il naissait à peu près un nombre égal de poulains et de poulines: ce qui prouve qu'au moins pour le sexe la femelle influe pour sa moitié."

Il convient donc de laisser Bourgelat tout seul responsable d'une doctrine que les hippologues modernes qualifient avec raison d'étrange, en se bornant cependant à la rajeunir sous une forme nouvelle. Cette doctrine est en effet parfaitement reconnaissable dans leurs écrits, ainsi que nous allons le voir, malgré l'interprétation différente qu'ils lui donnent. La leur est basée sur la même supposition fondamentale: celle de la prépondérance absolue du mâle dans la génération. De l'esprit des hippologues qui l'ont créée, elle a passé sans altération dans celui de la plupart des zootechniciens.

Ceux-ci comme ceux-là, à l'exemple de Bourgelat, admettent des races dégradées et la nécessité de les régénérer par le croisement; mais ils ont imaginé de plus ce qu'ils appellent un dogme, une conception purement me-

taphysique par conséquent; ils ont imaginé la notion idéaliste du *pur sang*; et c'est en cela seulement que leur doctrine diffère de celle de leurs devanciers. Ils ont circonscrit et pour ainsi dire concrété le principe de la régénération, voilà tout.

Voyons donc d'abord ce qu'ils entendent par *pur sang*.

Pour la transmettre intacte et n'être point accusé de défigurer à plaisir une doctrine que nous voulons combattre, empruntons-en la définition au plus autorisé, et sans contredit au plus éclairé d'entre eux. Voici comment s'exprime sur le *pur sang* M. Eugène Gayot, dans son ouvrage le plus récent (1):

" Cette désignation a prévalu dans le langage hippique; elle a remplacé le mot noblesse, et c'est à juste titre, car elle dit plus et mieux ce qu'on voulait exprimer par celui-ci. La noblesse s'acquiert, elle, a des degrés: la pureté du sang est préexistante et absolue, c'est un principe. Physiologiquement parlant, le sang est la source génératrice de toute trame organique; il contient le germe, il est la cause de toutes les qualités physiques et morales; il est le véhicule de tous les éléments de l'organisme. Ces éléments sont bons, médiocres ou mauvais, chez le cheval de haut lignage; dans les familles qualifiées de *pur sang*, ils sont supérieurs; héréditairement, ils passent des ascendants aux produits avec leur force ou leur faiblesse. Ils ont le cheval pur, des propriétés de l'ordre le plus élevé qu'on ne retrouve au même degré chez aucun autre, et c'est là précisément ce qui fait sa supériorité, ce qui le place au-dessus de tous.

" Dans l'espèce chevaline, la pureté de race, ce que l'on entend par les mots *pur sang*, est plus qu'une affaire de convention, c'est un fait. Ce fait a son fondement, son assise sur les soins avec lesquels on s'est efforcé de retenir dans les animaux d'une famille d'élite les plus hautes qualités et les plus précieux avantages dont la nature même du cheval était susceptible. Ce fait trouve son point d'appui dans le succès qui a couronné l'œuvre. Il est si bien établi depuis nombre de siècles, il est si stable, qu'il se maintient toujours le même, non-seulement dans la mère-patrie, mais partout où il plaît à l'homme de transporter des animaux de *pur sang*. La seule condition qu'on ait à remplir alors, c'est de ne pas les mêler à d'autres; c'est de continuer scrupuleusement à les entourer de toutes les attentions indispensables à leur entière conservation. La moindre souillure est délébile; quoi qu'on fasse, un germe d'ignobilité est ineffaçable. La pureté est ou n'est pas. Seul, Dieu a pu faire ce miracle de laver la tache originelle,

(1) *La connaissance générale du cheval*, p. 313.